N° 117.

DE L'INFLUENCE DES SAISONS

SUR LE

PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 8 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. B. P. LETOURNEUX, de Mortain,

Département de la Manche.

Qui artem medicam rectâ investigatione consequi volet, is primùm quidem anni tempora in considerationem adhibere debet, quid horum quidque possit.

HIPP., de aëre, locis et aquis.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Président.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

A MES ONCLES.

Hommage respectueux et reconnaissance sans bornes.

A MA SŒUR,

MA MEILLEURE AMIE.

J. B. P. LETOURNEUX.

DE L'INFLUENCE

DES SAISONS

SUR LE

PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'existence de l'homme est unie à tout ce qui l'entoure par des liens si intimes et si merveilleux, que, pour le bien connaître, il ne suffit pas au médecin de l'envisager isolément sous tous les points de vue, anatomique, physiologique et pathologique, qu'il peut présenter; il faut encore qu'il étudie les agens de la nature capables d'exercer une influence appréciable sur son organisation. Nulle cause susceptible de modifier le corps humain ne présente à l'œil de l'observateur des phénomènes plus remarquables que la succession des saisons. Que l'on compare l'été à l'hiver, le printemps à l'automne; que l'on jette un regard sur l'état des êtres animés qui coïncide avec chacune de ces saisons, et l'on verra l'homme soumis aux changemens étonnans qui s'opèrent alors dans toute la nature vivante.

Hippocrate est le premier qui ait étudié d'une manière spéciale l'action de l'atmosphère sur l'économie animale. Malgré l'état d'imperfection où étaient les sciences physiques à cette époque, nous sommes encore forcés d'avoir recours à ses ouvrages pour acquérir des notions exactes sur le sujet qui nous occupe. Nulle part son génie n'a brillé d'un plus vif éclat que dans son Traité des airs, des eaux et des lieux. Les observations précieuses consignées dans ce beau monument de sa gloire attestent combien ce grand homme s'élevait au-dessus de l'empirique aveugle qui accable le malade de ses formules, sans avoir égard aux modificateurs ordinaires qui agissent sur l'économie vivante. Il ne s'était pas borné à étudier la marche simple et régulière des saisons; il avait encore vu que les variations qui surviennent pendant leur durée, et qui en intervertissent en quelque sorte le cours, apportent de grands changemens, non-seulement dans l'état actuel du corps humain, mais encore influent sur la modification qu'il doit subir de la part de la saison suivante. Il avertit le médecin d'être surtout attentif aux quatre époques de l'année qu'on est convenu d'appeler les *deux équinoxes* et les *deux solstices*. Il proscrit alors l'usage des médicamens et des opérations chirurgicales, parce que la nature, étant placée au milieu de deux constitutions épidémiques souvent opposées, et parce qu'étant pour ainsi dire indécise sur les moyens qu'elle doit employer pour combattre les maux qui l'affligent, elle peut changer en armes meurtrières ces mêmes secours que l'art lui offre pour la sauver. Il déclare que les deux plus dangereuses de ces époques sont le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. Les équinoxes étaient bien pour lui le commencement du printemps et de l'automne; mais les solstices n'étaient que les secondes parties de l'été et de l'hiver qui commençaient, l'été, au lever des pléiades qui avait lieu le 13 mai, l'hiver, à leur coucher, qui arrivait le 11 du mois de novembre.

Baillou, qui a suivi avec tant de succès la marche tracée par le père de la médecine, attacha une grande importance aux observations météorologiques; il donna dès-lors une nouvelle face à la méde-

cine en faisant paraître l'histoire des maladies épidémiques qui régnèrent à Paris depuis 1570 jusqu'en 1579.

Sydenham, dont le génie observateur s'était dirigé vers le même objet, pense que les équinoxes se partagent l'empire de toute l'année médicale; de manière que le printemps influe sur les maladies qu'il voit naître et sur celles de l'été, et que l'automne marque de son sceau les affections qu'elle enfante et celles que produit l'hiver. Il va même jusqu'à croire qu'il existe une constitution stationnaire qui dure plusieurs années, et sous l'empire de laquelle paraissent, mais avec des modifications, les épidémies annuelles.

Stoll a développé avec une sagacité judicieuse la constitution épidémique propre à chaque saison. La lecture de ses ouvrages montre combien l'étude de l'air qui nous environne, des variations que subit sa température, des changemens qu'il peut éprouver dans ses propriétés chimiques, est utile au médecin qui veut exercer son art avec espoir de succès. Les écrits de *Pringle*, de *Huxham*, contiennent aussi des vues ingénieuses sur le sujet qui fixe nos regards. Un grand nombre d'autres médecins, tant anciens que modernes, qu'il serait trop long d'énumérer ici, ont également cherché les causes de certaines maladies épidémiques dans les qualités de l'atmosphère.

Le mouvement vital déploie dans chaque individu une somme de forces déterminées, et les différens organes jouissent des attributs de la vie à des degrés infiniment variés. Leur juste rapport d'énergie respective constitue l'excellence de l'organisation. Il produit le sentiment du plus grand bien-être, maintient l'intégrité de la vie, et garantit sa durée; mais la nature s'arrête rarement à ce terme moyen que nous considérons comme étant le plus favorable à l'existence humaine; elle flotte pour l'ordinaire entre certaines limites qu'il lui est interdit de franchir. L'action vitale ne peut prédominer dans un système d'organes qu'au préjudice de tous les autres; cependant cet état est compatible avec la santé, pourvu qu'il ne dépasse pas certaines bornes au-delà desquelles l'harmonie est détruite. Chaque saison

apporte une modification particulière dans l'économie, dirige la sensibilité vers certains points, rend ces points particuliers le centre de presque tous les mouvemens, tandis qu'une langueur remarquable atteint les fonctions des organes qui se trouvent privés d'une partie des propriétés vitales dont ils étaient animés auparavant. Les fonctions de l'entendement, les déterminations, les passions, doivent aussi varier en raison des changemens successifs que l'homme éprouve dans son physique, auxquels elles sont essentiellement unies.

Lorsque les vicissitudes de l'atmosphère sont légères, elles sont loin de nuire à l'exercice de la vie ; elles font osciller les forces du centre à la périphérie, et de la périphérie au centre ; elles produisent tous les effets d'un tonique puissant. Ces légères inégalités de température sont utiles, comme *Hippocrate* en avait fait la remarque, pour donner de la vigueur à l'âme et de la force au corps : aussi attribuait-il la nonchalance et l'inertie des Asiatiques à la constante uniformité des saisons de leur climat ; tandis que l'activité et la force de l'Européen lui semblaient dépendre en partie de l'habitude qu'il a des changemens brusques dans l'atmosphère. L'homme a besoin, pour se maintenir en santé, des alternatives de fraîcheur et de chaleur. Ces deux impressions sont entre elles, dans leur succession, ce que le repos est au mouvement, le sommeil à la veille ; elles se tempèrent l'une par l'autre, elles se corrigent mutuellement.

Les sympathies méritent surtout de fixer l'attention du médecin. Tous les organes agissent et réagissent les uns sur les autres. Les intempéries de l'air, le froid, le chaud, ne sont en contact qu'avec la surface du corps, et pourtant tous les systèmes organiques se ressentent plus ou moins de l'action produite par ces agens de la nature, parce que la peau réfléchit sur les autres organes les sensations qu'elle éprouve. Est-elle frappée, par exemple, d'un froid violent, le spasme cutané est presque subitement ressenti dans toute l'économie ; le cœur est comme comprimé, le pouls se concentre, la respiration devient rare, les membres s'engourdissent, les fonctions intellectuelles s'oblitèrent, et bientôt se déclare le sommeil, précur-

seur de la mort. Tous ces phénomènes dépendent bien moins des lois de l'hydraulique que de celles qui président à la vie.

L'action des saisons n'est pas également remarquable sur tous les individus. Il en est dont la susceptibilité est telle, qu'ils sont à coup sûr incommodés, s'ils restent un instant à l'ombre après avoir été exposés à l'ardeur du soleil. L'habitude exerce ici un puissant empire. Nos hommes des campagnes qui travaillent en plein air, à force d'être exposés aux variations de la température, d'avoir senti le froid et le chaud dans leurs extrêmes, finissent par acquérir une telle rudesse de la peau, qu'ils restent le plus souvent impassibles au milieu des altérations de l'atmosphère. Les personnes, au contraire, qui, habituellement plongées dans l'oisiveté d'une vie molle et sédentaire, se sont formé, pour ainsi dire, des saisons artificielles, reçoivent de l'air libre, lorsqu'elles s'y exposent, des ébranlemens d'autant plus violens, que leur sensibilité n'y était pas préparée. A force de ménager leur existence, elles en ont ouvert de toutes parts les pores à la douleur. Nous devons reconnaître, en général, que, sous le rapport de son intelligence et de sa constitution physique, l'homme est placé au premier échelon des êtres organisés; tout chez lui dévoile le premier œuvre de la nature; mais aussi de tels attributs en font l'être le plus exposé aux vicissitudes capables d'altérer et de rompre la symétrie d'une organisation aussi belle que compliquée, aussi fragile qu'admirable

Hiver.

L'hiver commence pour notre hémisphère le 21 décembre, jour où le soleil entre dans le tropique du capricorne; et il cesse le 21 mars, où à l'équinoxe du printemps. Plusieurs causes concourent à produire le froid qui caractérise cette saison. Les rayons solaires tombent obliquement sur la surface de la terre; et comme l'étendue de l'atmosphère qu'ils ont à traverser est plus considérable, ils nous arrivent plus affaiblis que s'ils s'immergeaient dans une direction perpendiculaire. L'arc diurne que décrit le soleil a peu d'étendue. Le jour

solsticial de l'hiver n'est que de huit heures. Pour l'évaluation du décroissement du calorique, il ne faut pas seulement avoir égard à la briéveté du jour et aux autres causes que je viens d'énoncer, mais encore à la moindre quantité qui a été produite les jours précédens. La température de l'hiver éprouve de grandes variations dans les différens climats. Un froid très-ordinaire en Sybérie est celui qui fait descendre le thermomètre à 38 degrés. L'on a observé au Kamchatka des froids beaucoup plus considérables encore, et l'on a vu un abaissement de température de 70 degrés. Dans nos climats, le thermomètre s'abaisse rarement au-dessous de 8 à 9 degrés. L'élévation des lieux au-dessus du niveau de la mer, l'inclinaison des terrains, la direction des vents, les pierres, les sables, qui ont peu de capacité pour le calorique, sont autant de causes qui font varier la température sous le même parallèle.

Toute la nature alors se ressent de la faible action de l'astre qui l'échauffe et la vivifie dans les autres saisons : fatiguée, elle se repose et sommeille. La végétation s'est engourdie, les oiseaux ont cessé leurs concerts, les animaux dormeurs sont plongés dans un sommeil profond, la terre se couvre de frimas; tout annonce le deuil et la tristesse.

Le froid, qui n'est que l'absence du calorique, agit comme une puissance essentiellement sédative qui tend continuellement à priver les corps organisés de leur chaleur, et à diminuer leur sensibilité. Il détermine en nous un développement de forces proportionné à la vigueur de notre constitution et à l'activité avec laquelle il agit, pourvu toutefois qu'il ne soit pas trop intense. Il finirait par altérer notre organisation, si une puissance réactive n'était sans cesse en éveil pour lui opposer des efforts constans. C'est dans cette lutte vigoureuse de l'action de ce corps hétérogène sur nous, et de la réaction de nos organes, que notre vie se soutient. Ce combat est loin de lui être désavantageux : en sollicitant nos forces, en les mettant en exercice, il empêche qu'elles ne tombent par le repos dans l'affaissement. Les surfaces cutanées et pulmonaires sont celles avec les-

quelles il se trouve en contact. Immédiatement après son action, il détermine un frissonnement, le corps diminue de volume, les bulbes des poils proéminent à l'extérieur, la peau se fronce et pâlit par le refoulement des fluides vers le centre ; mais le mouvement excentrique ne tarde pas à se manifester : les forces vitales, concentrées à l'intérieur, réagissent, la peau se colore ; l'homme éprouve un sentitiment de force et de vigueur qu'il ne connaissait pas auparavant ; les viscères remplissent leurs fonctions avec une activité remarquable ; le sentiment de la faim devient impérieux et se renouvelle souvent ; l'estomac opère la digestion avec plus de rapidité, digère les alimens les plus grossiers et les plus réfractaires : ceux qui, dans leur digestion, dégagent le plus de chaleur sont alors les plus convenables. Aussi la voracité est-elle un besoin nécessaire chez les peuples du nord, tandis que la tempérance est l'apanage de ceux qui habitent les régions méridionales. C'est pendant l'hiver que l'on peut faire usage impunément des boissons spiritueuses, parce que la sensibilité de l'estomac ne s'exalte point en raison de sa force digestive. *Hieme cibos facillimè ferunt* (Hipp., aph. 18, sect. 1.) L'hiver est la saison des festins ; on peut alors se livrer à quelques petits excès, pourvu qu'ils ne soient pas trop souvent répétés. Ils remontent, en quelque sorte, les ressorts de l'organisme, en rompant la monotonie d'une vie trop réglée, et peuvent ainsi contribuer au maintien de la santé.

Le cœur partage l'activité que nous venons de remarquer dans le système gastrique ; ses contractions sont fortes, régulières, tardives ; le pouls est plein, fort, et lent. Le système capillaire jouit d'une activité analogue à celle de l'organe central de la circulation.

Les mouvemens de la respiration coïncident avec ceux du cœur ; elle est d'autant moins fréquente, que l'oxygène prédomine davantage sur les autres principes constituans de l'air. Le fluide atmosphérique, en contenant une plus grande proportion sous un volume déterminé, les mouvemens alternatifs de dilatation et de resserrement du poumon,

doivent s'exécuter avec plus de lenteur. Aussi remarque-t-on que la respiration est grande, lente et régulière ; la chaleur animale est plus forte, le sang est plus animé, il contient une plus grande quantité de fibrine.

Les absorbans et les exhalans cutanés participent à l'inertie de l'organe dans la composition duquel ils se rencontrent : la transpiration est beaucoup diminuée; d'après les expériences de *Sanctorius*, le corps, au lieu de transpirer cinq livres, n'en exhale guère au-delà de trois; les reins et les poumons y suppléent en grande partie ; les vaisseaux absorbans pompent avec avidité le chyle en contact avec les surfaces muqueuses intestinales ; la nutrition s'opère avec une grande énergie; tout semble favoriser l'assimilation interstitielle ; le cœur envoie avec lenteur à toutes les parties un sang riche des principes que l'estomac lui a préparés en abondance. Le corps acquiert de l'embonpoint, et la graisse, déposée dans les aréoles du tissu lamineux sous-cutané, sert à garantir l'homme des atteintes trop immédiates d'un froid rigoureux,

Les muscles soumis à l'empire de la volonté ont leurs fibres resserrées sur elles-mêmes ; celles-ci ont plus de densité ; leur énergie contractile est concentrée dans un moindre espace. Elles sont susceptibles de surmonter de grandes résistances, de déployer des forces considérables. L'homme se sent léger quoique plus pesant à la balance. Il est ardent au travail de corps, à la course, à la chasse. Il se livre volontiers aux exercices pénibles et prolongés, qui ne font qu'ajouter au sentiment de force intérieure dont il a la conscience. Les mouvemens de la locomotion s'exécutent avec plus de vigueur que dans les autres saisons de l'année ; mais ils sont moins prompts, moins précis, moins faciles. La force prédomine sur l'agilité.

La sensibilité générale éprouve une diminution remarquable en hiver. La graisse qui enveloppe l'épanouissement des extrémités nerveuses affaiblit les impressions que ces organes sont susceptibles de recevoir. Cette diminution se remarque principalement

à la peau, qui est soumise à l'action immédiate du froid. Le tact est obtus; il ne jouit point de cette finesse qui le caractérise dans les saisons plus tempérées. Les autres sens éprouvent des phénomènes analogues. Le cerveau lui-même participe à la torpeur de tous les autres systèmes organiques : les organes des sens affaiblis dans leur action peignent l'image des objets avec moins de précision et d'énergie dans l'organe central du système nerveux. Comme le cerveau ne réagit qu'en vertu des impressions qui lui ont été transmises, il s'ensuit que ses fonctions éprouvent une diminution notable; ses intermissions sont plus longues. Les passions, dans l'hiver, sont moins faciles à exciter; mais elles offrent un caractère de persévérance, et elles ne s'évanouissent pas avec autant de promptitude que dans l'été; plus une impression est vive, moins elle est durable. L'homme est plus concentré en lui-même. La vie, resserrée, pour ainsi dire, dans ses limites par le froid ambiant, ne cherche point à s'épancher au-dehors. Il a plus de résolution dans ses desseins, plus de courage à les remplir. Il donne peu à la méditation, et se délasse par un long sommeil des exercices auxquels il s'est livré pendant la veille.

Les maladies qui se développent pendant l'hiver offrent des caractères qui coïncident avec la constitution organique que le corps a acquis durant le cours de cette saison. La vigueur interne, la pléthore sanguine, étant prédominantes, les affections inflammatoires sont celles qui se manifestent alors avec toute l'intensité dont elles sont susceptibles. Les anciens avaient remarqué que les cavités supérieures étaient plus souvent affectées en hiver, tandis que le ventre inférieur l'était plus particulièrement en été. La péripneumonie est la maladie qui se déclare le plus fréquemment. Alors, outre la prédisposition inflammatoire que présente l'économie vivante, le poumon se trouve en contact immédiat avec un air plus oxygéné : la réaction qui s'opère dans le parenchyme de cet organe est plus forte, le dégagement de calorique est plus considérable. La transpiration de la peau étant beaucoup

diminuée, la perspiration pulmonaire, destinée à y suppléer en partie, se trouve augmentée; l'action qu'il déploie est donc plus forte, plus soutenue, exige une dépense plus considérable de forces vitales; avec de telles dispositions, il suffit de causes déterminantes, même légères, pour produire la maladie. La phthisie pulmonaire se développe avec une extrême facilité sous les mêmes influences. Aussi est-elle très-commune dans le nord, tandis qu'on ne la rencontre que rarement dans les régions méridionales. C'est surtout en considérant la fréquence des maladies de poitrine que le froid occasionne, que *Sydenham* lui reproche d'avoir causé plus de maux que la peste, la guerre et la famine. Les maladies du cœur se rencontrent assez souvent en hiver, les cavités de cet organe se trouvant distendues par un sang abondant qui est refoulé de la périphérie vers le centre circulatoire. Les obstacles fréquens que le poumon offre à la circulation peuvent encore être regardés comme des causes de ces affections. D'ailleurs, elles se trouvent en rapport avec le caractère de persévérance que présentent les passions qui agitent l'homme dans cette saison. L'apoplexie s'était offerte assez souvent à *Hippocrate* pendant l'hiver, pour qu'il l'ait rangée parmi les maladies de cette saison. *Stoll* et *Sydenham* ont fait des remarques analogues aux observations constatées par le père de la médecine. Comment le cerveau, dont la sensibilité est peu vive, l'action peu développée, devient-il le siége de cette maladie? L'afflux du sang vers cet organe est moins déterminé par son irritation que par la pléthore dont le système vasculaire sanguin est le siége. Elle est plutôt mécanique que vitale. Cependant, si des causes agissent fortement sur lui, et le tirent de sa torpeur en développant sa sensibilité, alors il sera d'autant plus facilement atteint de cette maladie, qu'il jouit d'une force tonique plus considérable. Les liens sympathiques qui unissent le cerveau aux organes dont l'action est alors très-développée, et particulièrement avec l'estomac, doivent encore déterminer assez fréquemment cette maladie.

Les moyens thérapeutiques qu'il convient en général d'employer en hiver sont ceux propres à corriger, modifier la constitution organique. Les antiphlogistiques sous toutes les formes, tels que le repos, la diète absolue, les saignées copieuses, générales et locales, les boissons chaudes, abondantes, mucilagineuses, les applications, les fumigations émollientes, les bains tièdes, doivent être mis en usage; mais, à l'égard de ceux-ci, il est bon de remarquer qu'ils augmentent la susceptibilité du sujet pour le froid, et que par conséquent ils ne conviennent qu'à un petit nombre de personnes auxquelles une vie aisée permet de se soustraire aux injures atmosphériques.

Jusqu'ici je n'ai considéré l'influence de l'hiver que sur l'homme sain, dans la vigueur de l'âge, faisant un exercice modéré, usant d'alimens abondans, couvert de vêtemens chauds. Maintenant il nous faut jeter un coup-d'œil sur les différences qu'il présente, suivant les âges, les sexes, les tempéramens, la manière de vivre et les différens états maladifs.

La délicatesse de l'enfant encore dans le premier âge, *infans*, exige qu'on le soustraie à l'impression du froid. Ne rétrogradons point vers ces siècles de barbarie où, sous prétexte de donner plus de force et de vigueur à cet être frêle et délicat, on l'exposait aux rigueurs de l'hiver, lors même qu'il a le plus besoin d'être réchauffé par une sorte d'incubation maternelle. Il semble que la nature veuille perfectionner entre les bras de la mère l'œuvre qu'elle avait commencé dans son sein, et dont elle étale ensuite à nos yeux les progrès et les merveilles. Suivons l'exemple qu'elle nous offre dans les autres animaux. Ne voyons-nous pas la poule s'étendre, ramasser sous elle ses petits, et leur communiquer une portion de sa chaleur propre avec d'autant plus d'assiduité, qu'ils sont plus près du moment de leur naissance ? Ils naissent dans la saison des chaleurs, et recherchent le soleil, qui leur donne un surcroît de vie.

Lorsque l'enfant, *puer*, par l'accroissement progressif de ses or-

ganes, a acquis plus de force, plus de consistance, l'activité des fonctions intérieures, la multiplicité des sensations qu'il éprouve, le besoin impérieux du mouvement dont il est tourmenté, tout annonce chez lui une exaltation des propriétés vitales; c'est alors qu'il supporte le froid avec une extrême facilité, s'il n'a pas été élevé avec trop de délicatesse, et si des soins mal entendus n'ont pas porté atteinte à sa constitution.

Les organes des vieillards contractent de la rigidité, les forces qui les animent s'affaiblissent, la circulation devient languissante, le système veineux prédomine, le corps se refroidit, l'appétit est faible; les boissons spiritueuses, les alimens stimulans deviennent nécessaires pour ranimer les fonctions de l'estomac. Les mouvemens sont lents, et ne s'exécutent qu'avec difficulté. Le cerveau se durcit, ne perçoit que confusément, et réagit d'une manière incomplète. Leur paresseuse sensibilité, qui en est la conséquence, va quelquefois jusqu'à imiter l'inexpérience de la plus tendre enfance. Ils offrent en moins ce que nous a présenté en plus l'enfant sortant du sein maternel; ils ont besoin, comme celui-ci, d'être réchauffés; l'impression du froid ne ferait qu'augmenter la débilité de leurs organes. Ainsi l'absence du calorique est également contraire aux deux âges extrêmes de la vie, qui semblent se toucher par quelques apparences, mais qui sont à des distances considérables, si l'on en examine les causes.

La femme, sous le rapport de sa constitution, se rapproche de la seconde époque que nous avons observée dans l'enfance. Elle présente de la flexibilité dans tous ses organes, et un développement assez considérable du tissu adipeux. Elle jouit d'une sensibilité extrême, son pouls est petit, vif, fréquent. L'air froid et sec lui convient éminemment en donnant du ton à ses solides, et fixant son excessive mobilité nerveuse.

Les personnes douées naturellement d'un tempérament sanguin résistent à l'action du froid avec une grande facilité. Les forces vitales se déploient, la peau se colore, le système vasculaire san-

guin, déjà très-développé, acquiert une prédominance encore plus marquée, la pléthore vraie se réalise, et le sujet se trouve exposé à l'irruption des maladies inflammatoires les plus violentes.

La blancheur de la peau, le développement du tissu lamineux gorgé de sérosité, les formes arrondies, la grosseur des articulations, la faiblesse, le peu de fréquence des contractions du cœur, la lenteur dans les mouvemens et les déterminations suffisent pour caractériser le tempéramment lymphatique. L'hiver, en augmentant la densité des solides, ranimant l'activité des organes circulatoires et digestifs, peut changer jusqu'à un certain point cette constitution organique; aussi la rencontre-t-on rarement dans les régions froides et sèches.

Le tempérament bilieux est annoncé par une physionomie hardie et prononcée, des yeux étincelans, une teinte jaunâtre de la peau, des cheveux noirs, souvent crépus, un pouls fort, dur et brusque, de grands talens, de grandes fautes, quelquefois de grands crimes. Ce sont les organes abdominaux, et particulièrement le système hépatique, qui impriment à l'économie l'empreinte dont nous venons de retracer les principaux caractères. Ce tempérament, comme tous les autres, dépend de l'organisation primitive, et par conséquent ne peut être changé, mais seulement modifié. Il se rencontre particulièrement dans les pays chauds. Le froid, en augmentant l'action des organes intérieurs, en même temps qu'il diminue leur susceptibilité nerveuse, peut apporter un changement remarquable dans la constitution qui nous occupe; mais si une cause quelconque, physique ou morale vient à développer leur irritabilité latente, ils réagissent avec d'autant plus de violence qu'ils ont acquis, sous l'influence de la saison, une force plus considérable. De là, la source des grands crimes que l'on observe plus fréquemment en hiver que dans les autres saisons de l'année.

Le tempérament nerveux est caractérisé par la maigreur, par

un regard animé, par un pouls vif et fréquent, une grande sensibilité des organes des sens, une imagination ardente, de la pétulance, de la mobilité dans toutes les actions; par l'impatience, les convulsions, les spasmes qui se développent pour la moindre contrariété, par le caractère violent et fugace des passions. C'est principalement parmi les citadines qui mènent une vie molle, oisive, voluptueuse, qu'il faut chercher le modèle de ce tempérament. Le froid apaise l'exaltation du système nerveux, et tend à rétablir l'équilibre dans l'économie vivante. Cependant les personnes maigres redoutent le froid, auquel elles sont très-sensibles, parce que leurs papilles nerveuses sont pour ainsi dire à nu sous l'épiderme.

L'action du froid sur les personnes faibles, convalescentes, mal nourries, mal vêtues, débilitées par les excès, les passions, offre des caractères tout-à-fait différens de ceux que nous avons observés chez l'homme dans la vigueur de l'âge; leur corps se resserre, pâlit, et cherche à se dérober à l'impression de cet agent délétère qui l'opprime. La vie s'épuise en efforts impuissans pour lui résister. Pour que le froid soit tonique, il faut que la réaction qu'il développe l'emporte sur l'action qu'il produit; si celle-ci prédomine, alors il est essentiellement débilitant. Le repos trop absolu jette dans l'inertie les organes de l'homme même robuste; il enchaîne les forces vitales, et diminue leur faculté réactive. L'organe extérieur est celui qui souffre le plus; placé aux confins de la vie, il n'en reçoit que de faibles irradiations.

Les qualités de l'air froid et sec sont peu favorables au développement des maladies épidémiques. L'hiver arrête, pour l'ordinaire, les affections contagieuses, dans leur marche, ou du moins en mitige la violence et les rend beaucoup moins redoutables. La variole, la rougeole, la scarlatine, s'y rencontrent assez rarement, et se communiquent avec moins de facilité. Cependant cette proposition ne doit pas être prise dans une acception trop rigoureuse. Nous voyons en effet le tiphus naître, s'exaspérer et exercer

ses plus grands ravages sous l'influence de la saison qui nous occupe. La température froide rend plus graves les symptômes de la siphilis, et moins efficaces les moyens propres à la combattre. Les exanthêmes cutanés sont plus rares que pendant les chaleurs de l'été. L'hiver est en général nuisible aux phlegmasies aiguës et chroniques, et très-propres à aggraver les accidens qui les accompagnent.

La commotion que le froid détermine se réfléchit principalement sur les parties qui ont déjà souffert des irritations morbides et qui en ont contracté une espèce d'habitude. C'est ainsi que les rhumatismes, les péripneumonies, les catarrhes ne sont jamais plus fréquens que chez ceux qui en ont déjà éprouvé, et que les points de côté se manifestent presque toujours vers le même lieu dans les pleurésies qui se succèdent. L'épithète de *faibles* dont on qualifie les organes qui ont déjà souffert des irritations antécédentes multipliées, et qui, en raison de cela, contractent une grande susceptibilité à s'offenser des plus légers changemens qui surviennent dans l'économie, est tout-à fait inexacte. Les dérangemens fréquens d'un organe entretiennent en lui un excès de sensibilité qui fait que la moindre agitation qu'éprouve le corps va vibrer sur cette partie avec un degré de force plus considérable.

Printemps.

Le printemps est déterminé par la durée du temps que le soleil, partant de l'équateur, emploie pour se rendre au tropique du capricorne. Il commence le 21 mars, et finit le 21 juin. Les jours, égaux aux nuits au commencement de cette saison, vont toujours en augmentant jusqu'au solstice d'été. Cet accroissement progressif des jours dépend de la grandeur successive plus considérable des arcs que décrit la terre autour du soleil. L'espace de temps pendant lequel celui-ci éclaire notre horizon devient donc de plus en plus long. Les rayons qui en émanent pénètrent plus perpendiculairement,

et nous frappent dans une direction moins oblique. Arrivés sur la surface de la terre, ils la trouvent refroidie par les frimas de l'hiver; et ce n'est que peu à peu qu'ils parviennent à la réchauffer et à produire tous ces admirables changemens qui annoncent que la vie va reprendre son empire sur la nature inerte. Une foule de merveilles viennent alors frapper les regards de l'observateur attentif. Une multitude d'êtres vivans se raniment ou naissent autour de lui. De nouvelles plantes éclosent et percent la surface de la terre. Tous les végétaux que la vie avait semblé abandonner pendant l'hiver reprennent une nouvelle vigueur et se couvrent de verdure. Les parfums de mille fleurs éparses se répandent dans l'atmosphère. L'oiseau, plein de vivacité et d'énergie, agité du besoin de se reproduire, retrouve sa voix pour chanter ses amours : tout annonce le réveil de la nature.

L'homme ne reste point étranger à l'influence de causes dont l'empire est si puissant. Le printemps arrive au moment où l'économie animale présente les modifications que l'hiver lui a fait subir. Nous avons observé, en nous occupant de cette saison, que les organes de la vie assimilatrice jouissaient d'une grande activité, d'une sensibilité peu développée; que l'appareil musculaire soumis à l'empire de la volonté offrait les mêmes caractères; que le cerveau, les organes des sens étaient moins impressionnables, et qu'ils avaient éprouvé une diminution sensible dans leur action. La sérénité d'un ciel pur et sans nuages, la lumière vive et éclatante du soleil, la chaleur de ses rayons, augmentent le mouvement vital du centre à la périphérie. La sensibilité de la peau se ranime, sa souplesse, sa perméabilité augmentent; ses vaisseaux exhalans laissent échapper une plus grande quantité d'humeurs perspiratoires, les fluides s'y portent en plus grande abondance, la circulation capillaire y devient plus active. Elle présente une couleur rosée dans toute son étendue. Ses papilles, développées et devenues plus saillantes, augmentent la finesse et la précision du tact. Les autres organes des sens acquièrent une sensibilité plus vive. Ils reçoivent avec facilité l'impression des objets

dont ils transmettent une image précise au cerveau, qui jouit d'un plus haut degré d'excitabilité. Ce centre du système nerveux se réveille de la torpeur où le froid l'avait plongé. Ses fonctions s'exécutent avec plus d'activité. La perception, l'imagination et la mémoire prédominent alors. L'attention et le jugement sont moins développés que dans la saison précédente. L'esprit a plus d'alacrité, et est mieux disposé à recevoir les douces impressions. Il jouit de cette finesse qui invente et qui perfectionne les sciences et les arts. Les contractions musculaires dépendantes de la volonté sont très-développées : les mouvemens de la locomotion sont plus libres que dans l'hiver. L'homme est en même-temps fort, vif et agile.

D'après ce que nous avons observé jusqu'ici, nous voyons les nerfs jouer un rôle plus actif, et se mettre en équilibre avec les autres systèmes de l'économie. Les sympathies deviennent plus nombreuses, et sont plus faciles à exciter. La peau, dont les propriétés vitales jouissent d'un certain degré d'exaltation, réagit sur l'estomac, et développe sa sensibilité. La digestion s'opère avec beaucoup de régularité et de promptitude ; mais les alimens doivent être peu nutritifs, afin d'éviter l'abondance du chyle, qui pourrait déterminer la pléthore sanguine. Le carême de l'église romaine est en grande partie calqué sur ces préceptes. Il prévient par là un grand nombre de maladies, et met un frein aux passions, en réprimant l'effervescence du système sanguin. Il coïncide d'ailleurs avec l'époque à laquelle se renouvellent les races des animaux, dont la chair est alors peu saine. Un pain bien cuit, les légumes humectans et laxatifs, tels que la chicorée, l'oseille, l'épinard, etc. ; le lait, les viandes bouillies et rôties, sans apprêts et sans épices, une boisson aqueuse et abondante, tel est le régime le mieux approprié à cette saison.

Le système artériel est très-développé ; le pouls devient plus fréquent sans perdre de sa force, l'irritabilité du cœur est augmentée. Cet organe communique au sang une impulsion énergique, et lui imprime un mouvement plus rapide. La respiration est grande, libre, régulière, un peu plus fréquente que dans l'hiver. La perspiration

pulmonaire est moins abondante, ainsi que la sécrétion des urines. La transpiration cutanée est augmentée. Tous les organes trouvent dans le sang qui les pénètre des principes abondans susceptibles d'être assimilés à leur propre substance, et la vie est d'autant plus entière, qu'ils sentent et agissent plus fortement, sans sortir toutefois de l'ordre de la nature.

Les impressions que l'on reçoit au printemps répandent le bien-être et la volupté dans toute l'économie, et ne font éclore que les roses du plaisir en écartant les passions noires et sombres, ennemies de la joie et de la gaîté. Le besoin d'aimer se fait sentir, et c'est dans cette douce ivresse que l'homme goûte toute la douceur de son existence. La variété des objets que lui offre la nature présente un champ vaste à son imagination. Il aime à soupirer quelque temps à la campagne dans la solitude des bois. Les yeux ne rapportent au cerveau que des sensations gaies et agréables. Les arbres se couvrent de verdure, les fleurs éclosent, tout renaît sous ses regards. L'odorat est lié d'une manière plus intime encore avec les organes de la génération. Leur action peut être excitée ou calmée par certaines odeurs; la saison des fleurs est en même temps celle des plaisirs de l'amour : les idées voluptueuses s'exhalent en quelque sorte des ombrages odorans, et les poëtes attribuent avec raison aux parfums la propriété de porter dans l'âme une douce ivresse. Quel est l'homme, même le plus sage, dit *Cabanis*, à moins qu'il ne soit mal organisé, dont les émanations d'un bosquet fleuri n'émeuvent pas l'imagination, à qui elles ne rappellent pas quelques souvenirs ? L'oreille est charmée par les chœurs amoureux des oiseaux. Et le toucher, devenu lui-même plus exquis, trouve sa part de jouissance au milieu de l'allégresse universelle.

Chaque organe au printemps paraît animé de la quantité de forces vitales la plus propre au maintien de la santé. Toutes les fonctions s'exécutent avec une régularité extrême. L'air pur que l'on respire, réuni à la constitution organique que le corps a acquise, rendraient cette saison la plus saine de l'année, s'il ne survenait fréquemment

des variations brusques dans sa température. Les maladies qui se développent alors ont ordinairement peu de durée, une marche franche, bénigne, exempte de complications, et arrivent le plus souvent à une solution heureuse par les efforts de la nature, secondée des secours de l'art. Cependant il ne faut pas croire qu'une vigueur interne portée au dernier degré soit toujours l'état du corps le plus compatible avec une santé durable. Jamais l'homme n'est plus voisin de la maladie que lorsqu'il est arrivé au maximum de la santé. Ces deux états, très-différens, ont des points de contact par leurs deux extrêmes. L'état du corps change à chaque instant, dit *Hippocrate;* et lorsqu'il est parvenu au dernier terme du bien, il ne peut plus changer qu'en mal. Ne voyons-nous pas souvent en effet des hommes d'une constitution athlétique, qui ont toujours vécu exempts d'infirmités, être atteints d'une maladie à laquelle ils succombent en peu de jours, parce que son intensité égale la force de l'individu chez lequel elle se développe? D'ailleurs, comme l'observe *Cabanis,* les hommes dont la sensibilité physique est émoussée par une grande force s'aperçoivent plus tard des dérangemens de leur santé, et avant qu'ils y donnent quelque attention, la maladie a déjà fait des progrès considérables. *Baillou* a remarqué que les purgatifs abattaient alors les forces avec d'autant plus de rapidité, que l'individu offrait plus de vigueur auparavant. Les maladies qui se déclarent au printemps offrent presque toutes un caractère inflammatoire. Les organes contenus dans la cavité thoracique présentent des affections analogues à celles que nous avons observées pendant l'hiver. Cependant elles sont moins fréquentes que dans cette dernière saison. Les érysipèles, les dartres, les phlegmasies éruptives de la peau commencent à devenir plus ordinaires. La disposition hémorrhagique est très-commune à cette époque. L'épistaxis survient le plus souvent chez les jeunes gens et les adultes. Un laboureur de mon pays a offert il y a quelques années un exemple de ce genre, remarquable par les circonstances qui l'accompagnèrent, et que je vais rapporter ici en peu de mots.

La Grève fils, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin et d'une constitution robuste, jouissait d'une santé parfaite. Après avoir charrié du bois, il fut pris d'un saignement de nez qui dura trois jours consécutifs. Le deuxième jour, des excroissances de la grosseur d'une fève, qui exhalaient du sang de toute leur surface, se développèrent sur la langue, les gencives et les parois de la bouche. Des pustules de toute couleur, de rouges, de brunes, de violettes, de noires, recouvraient toute l'étendue de la peau, et lui donnaient un aspect tout-à-fait remarquable. Mon père, appelé à cette époque, trouva le pouls d'une foiblesse extrême, et les forces du malade presque anéanties. Il prescrivit le quinquina et l'eau de riz acidulée avec l'acide sulfurique. Le troisième jour l'hémorrhagie cessa, les excroissances de la bouche et les pustules cutanées disparurent, et le sixième jour le malade avait recouvré ses forces et sa santé.

Les hémorrhoïdes affectent les personnes de l'un et l'autre sexe sur le retour de l'âge. La ménorrhagie menace la femme depuis l'époque de la puberté jusqu'à la cessation des menstrues; l'hémoptysie, les adolescens disposés aux phlegmasies chroniques du poumon. Les hémorrhagies et les inflammations ne diffèrent que par l'effusion du sang qui a lieu dans le premier cas; ce sont des irritations à des degrés différens. Si l'organe par lequel doit s'effectuer l'hémorrhagie est trop irrité, le sang ne coule point, et la phlegmasie a lieu. Lorsqu'une cause physique ou morale vient changer le mode de sensibilité d'une membrane muqueuse, l'exciter, exalter les propriétés qui l'animent, le sang afflue en plus grande abondance, distend les vaisseaux qui les parcourent; et leurs extrémités, mal soutenues, livrent passage à ce fluide. La nature, comme l'on voit, dirige ses efforts critiques vers la peau et les membranes muqueuses plus qu'elle ne le fait en hiver.

La goutte se déclare ordinairement au printemps; le corps jouit alors de la constitution organique la plus propre à son développement. On la rencontre le plus ordinairement chez les personnes d'un tempérament sanguin, dont les formes sont athlétiques, qui jouissent

d'une vie aisée, et qui font usage d'alimens succulens ; le plus souvent elle est provoquée par les variations qui surviennent dans la température atmosphérique.

Les maladies du système nerveux sont en rapport avec le rôle qu'il joue dans l'économie animale à l'époque du printemps. *Hippocrate* avait remarqué que la mélancolie et la manie se développaient souvent sous l'influence de cette saison. Les causes qui augmentent l'action physiologique des organes génitaux les rendent plus susceptibles de contracter les maladies dont ils peuvent être atteints. La contrariété dans la passion qui domine alors, l'excès ou l'abstinence trop sévère des plaisirs de l'amour, occasionnent fréquemment, surtout chez les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, ardentes et très-sensibles, l'explosion du satyriasis, de l'hystérie et de la nymphomanie. Ces affections changent si profondément tout l'état moral des individus chez lesquels elles se développent, qu'elles peuvent effacer entièrement des habitudes que la pudeur semblait avoir identifiées avec l'instinct.

Les maladies du printemps présentent une double indication dans la méthode curative qu'il convient de leur opposer. Sont-elles inflammatoires, on met en usage les moyens antiphlogistiques que nous avons indiqués en parlant de l'hiver. Si elles se présentent avec des symptômes purement nerveux, on a recours aux antispasmodiques. Souvent les moyens moraux sont plus efficaces que les médicamens; ils doivent toujours concourir avec ceux-ci dans le traitement des affections nerveuses. Les hémorrhagies réclament des soins particuliers.

Le printemps est la saison la plus propre au développement des êtres organisés. L'air modérément chaud, humecté de temps en temps par des pluies légères, et agité par les vents doux de l'orient, est très-approprié à la mollesse, la flexibilité, la délicatesse des organes de l'enfant, qui semble éprouver au printemps un surcroît de vie. Il est sans cesse en activité ; il veut tout voir, tout saisir : il court, s'agite, et se plaît à l'air libre, dont il reçoit l'influence salutaire.

Le développement de ses organes se fait avec plus de promptitude qu'aux autres époques de l'année.

Les signes qui annoncent l'explosion de la puberté se manifestent le plus ordinairement dans cette saison. Chez le jeune homme, les organes reproducteurs, qui jusqu'alors n'avaient joué aucun rôle dans l'économie, acquièrent un accroissement rapide; la voix devient plus grave et plus sonore, la barbe commence à végéter, les saillies musculaires se prononcent; la fougue des passions l'agite; il sent des désirs dont il s'étonne, il s'anime d'un feu qu'il ne connaît pas. L'utérus de la jeune fille sort de son inertie; ses menstrues paraissent, son bassin s'évase, ses formes s'arrondissent, deviennent plus gracieuses, le coloris de la rose vient animer sa physionomie; elle éprouve un embarras timide, une curiosité incertaine, des sentimens indécis; ses yeux brillans et humides trahissent les désirs qui agitent son cœur, et qu'elle méconnaît encore. Ces deux êtres intéressans se recherchent, se rencontrent, et bientôt l'amour leur a tout expliqué.

Le vieillard, courbé sous le poids des ans, n'éprouve plus de sensations agréables. Son moral n'est plus alimenté que par des souvenirs souvent fugaces; ses organes affaiblis par le mouvement même de la vie ne peuvent souvent résister aux causes trop puissantes qui tendent à ranimer un souffle près de s'exhaler. Cependant il va s'exposer aux rayons du soleil, et il retrouve encore la vie au sein de la saison qui la dispense à tous les êtres organiques; ses sens glacés se réveillent, sa peau s'épanouit, et son corps, avide de chaleur, absorbe le calorique par tous les points de sa surface.

Le printemps a une action très-marquée sur les personnes douées d'un tempérament sanguin. Les caractères propres à cette constitution sont encore plus prononcés que dans l'hiver; leurs passions sont vives, instantanées, quelquefois impétueuses; mais bientôt elles s'apaisent et s'éteignent; ils sont presque continuellement captivés par les douces illusions du bonheur et du plaisir; le chagrin s'empare

quelquefois vivement de leur âme mobile; mais les traces y sont peu durables, et le vin ou l'amour le font bientôt oublier.

Les personnes d'un tempérament lymphatique ont besoin d'être stimulées; leur système nerveux est plongé dans une sorte d'apathie qui rend leurs mouvemens tardifs et mesurés, leurs sensations peu vives et peu profondes, leurs affections morales douces et paisibles. L'air du printemps, modérément chargé de calorique, vient ranimer l'action de leurs organes languissans.

La sensibilité des organes digestifs se trouve augmentée au printemps; l'imagination de l'homme bilieux s'exalte, ses passions deviennent plus véhémentes, et si son système nerveux est très-irritable, il se trouve exposé aux atteintes de l'hypochondrie.

Le système nerveux exerce sur toute l'économie un empire plus puissant au printemps qu'en hiver. Les personnes chez lesquelles ce tempérament prédomine se trouvent conséquemment plus exposées aux lésions dont il peut être atteint : aussi remarque-t-on assez fréquemment dans cette saison, comme nous l'avons déjà observé, les vapeurs, l'hypochondrie, la mélancolie, etc.; en un mot, toute la série des affections qui dépendent d'un excès de sensibilité.

Le printemps, accélérant les mouvemens de la vie, rend plus actives les irritations préexistantes dans les divers organes de l'économie. La phthisie pulmonaire se trouve accélérée dans sa marche chez les personnes dont le corps est naturellement maigre, la poitrine rétrécie, la sensibilité très-vive, le pouls vif et fréquent, la chaleur très-développée. Les fièvres intermittentes, diverses maladies chroniques, les écoulemens muqueux, les scrophules, le scorbut, etc., se terminent fréquemment pendant le cours de cette saison, qui favorise toujours l'action des remèdes propres à combattre ces différentes affections.

Été.

L'été succède immédiatement au printemps. Il règne du 21 juin au 22 septembre. Le soleil, au commencement de cette saison, est

parvenu au point le plus élevé auquel il puisse atteindre. Les arcs qu'il décrit au-dessus de l'horizon sont beaucoup plus grands que ceux qu'il parcourt au-dessous. Le jour solsticial de l'été est de seize heures. La lumière, la chaleur, les éclairs et la foudre caractérisent cette saison. Quoique l'éloignement du soleil soit considérable, les rayons qui en partent, traversant l'atmosphère dans une direction presque perpendiculaire, arrivent à nous en conservant encore un haut degré d'intensité. Tous les corps inorganiques qui se trouvent à la surface de la terre ont été pénétrés pendant le printemps d'une quantité déjà considérable de calorique. Quoique la longueur des jours diminue, et que l'obliquité des rayons solaires devienne plus marquée à mesure que le soleil s'avance du tropique du capricorne vers l'équateur, cependant c'est à la fin de l'été où l'on remarque particulièrement les grandes chaleurs. Cela tient à ce que la température des corps va toujours en augmentant depuis le printemps jusqu'à cette époque, parce que la quantité de calorique qu'ils émettent chaque jour n'égale pas celle qui leur est transmise. La température que présente l'été dans les divers climats est loin d'offrir des différences aussi considérables que celles que nous avons remarquées pour le froid de l'hiver. Ces variations ne sont que de quelques degrés entre la Sibérie et le Sénégal. Le thermomètre monte rarement au-dessus de 32 degrés sous la zone torride : dans les étés ordinaires de Paris il s'élève à 28 degrés.

Le calorique est un puissant stimulant des organes avec lesquels il se trouve en contact. Il produit la raréfaction des fluides et une sorte d'expansion dans tous les tissus soumis à son influence. La peau qui éprouve son action immédiate semble être alors le but de tous les efforts de la vie. Elle rougit par l'afflux du sang dans les vaisseaux capillaires qui la parcourent; elle s'épanouit, se gonfle; ses veines deviennent plus saillantes; une sueur plus ou moins abondante découle de toute sa surface. Les parties recouvertes de vêtemens transpirent plus abondamment que celles qui se trouvent exposées à l'air : du moins la sueur y est plus apparente, parce que

l'évaporation ne s'y fait pas avec autant de promptitude. Celle-ci varie encore sous l'influence de l'exercice ou de l'inaction; sa quantité augmente principalement lorsque, après avoir beaucoup agi, on se livre au repos. Il est dans les corps organisés une fonction très-importante qui tend à les maintenir dans une température toujours à peu près la même, et indépendante de celle qui les entoure; d'où il résulte que, si ces corps sont plongés dans un milieu qui jouisse d'un degré de chaleur plus élevé, on voit un appareil d'action se développer pour en détruire l'effet. La sueur, pour s'évaporer, absorbe au corps une certaine quantité de son calorique surabondant. L'exhalation cutanée mérite encore de fixer l'attention du médecin sous le rapport de ses qualités. Le fluide de la perspiration est alors comme chargé de principes huileux; il salit davantage le linge, il a plus d'odeur. Les parties de la peau qui reçoivent l'action immédiate du calorique et de la lumière présentent une couleur foncée, rembrunie, qui tranche bien sensiblement sur celles qui, couvertes de vêtemens, sont blanches, étiolées, en quelque sorte, comme les végétaux plongés dans les ténèbres. L'irritabilité de toutes les extrémités nerveuses se trouve exaltée à un point d'autant plus considérable que la chaleur à laquelle le corps est soumis est plus intense. Les organes de la digestion sont pourvus d'une sensibilité plus vive que dans les autres saisons de l'année. La susceptibilité des nombreuses papilles qui viennent s'épanouir dans le tissu de leur membrane muqueuse éprouve une augmentation très-marquée. Ces papilles sont désagréablement affectées par les corps irritans qu'elles reçoivent avec plaisir dans un temps froid, comme l'alcohol, les vins chauds, les alimens animaux; elles témoignent du plaisir à être touchées par des corps de propriétés opposées, l'eau, les acides, les végétaux. Les fonctions digestives s'exécutent incomplètement; le sentiment de la faim est peu vif, l'abstinence facile; la soif, au contraire, commande d'une manière impérieuse. Les pertes qui résultent d'une transpiration abondante demandent à être réparées. Les alimens doivent être légers, nutritifs, et faciles à digérer. Les fruits rouges d'été, les gro-

seilles, les cerises; les fruits sucrés et odorans, les prunes, les fraises, les abricots; les fruits acides, le citron, l'orange, la grenade; les herbes potagères, l'oseille, la laitue, la chicorée, l'artichaut; les espèces cucurbitacées; tous ces trésors prodigués par la nature annoncent que nous n'avons pas besoin de chercher notre nourriture dans le règne animal; un dégoût naturel nous en éloigne: la chair des animaux est alors trop dure et d'une digestion pénible. Le poisson, préparé avec des acides, est un très-bon aliment, pourvu qu'on en use sobrement. On peut aussi faire usage du lait des animaux. La boisson de cette saison doit être aqueuse et abondante: la bière, le cidre léger, les acides, et les vins aigrelets trempés d'eau, sont celles qu'on doit préferer. Les repas doivent être légers et fréquens: *æstate cibos difficillimè ferunt.* (Hipp. aph. 18, sect. 1.)

La chaleur accélère la circulation, fait battre le cœur plus souvent et plus vivement, augmente l'activité du système capillaire. Les contractions du cœur se font avec plus de promptitude, mais moins de vigueur que dans la saison précédente. Le pouls est vif, accéléré, mais il a peu de force.

Les mouvemens de la respiration se succèdent avec plus de rapidité. D'après les expériences de *Spallanzani*, les animaux paraissent consumer une plus grande quantité d'oxygène dans un même espace de temps; mais cet observateur ne s'est-il point trompé, et ce phénomène ne dépend-il point plutôt de ce que l'air contient une moindre proportion de ce principe sous un volume déterminé?

La dissipation des humeurs à l'extérieur diminue beaucoup la quantité des sécrétions qui s'opèrent à l'intérieur: la perspiration pulmonaire est presque nulle; l'urine moins abondante, quoique plus chargée de ses principes. Cependant la somme totale des fluides qui sortent du corps est très-considérable. L'homme pèse moins que dans l'hiver, comme l'avait remarqué Sanctorius: *æstate temperatâ, corpora sunt minoris ponderis, tribus libris circiter.* (Sanct., aph. 23, sect 2.)

Pour que la nutrition s'opère avec facilité, il faut que les mouve-

mens qui constituent la vie s'éxécutent avec une certaine lenteur. Trop d'activité dans les organes use leurs ressorts, épuise les forces qui les animent, et nuit essentiellement à l'assimilation intersticielle. La lenteur et l'imperfection des digestions, la rapidité des mouvemens organiques, l'abondance des sécrétions, tout contribue à produire l'amaigrissement des corps que l'on remarque dans cette saison.

Les mouvemens de la locomotion se font avec facilité. Les contractions musculaires sont promptes, libres et précises. L'agilité l'emporte sur la force et la vigueur. L'homme est peu propre alors à supporter les travaux pénibles.

Le système nerveux est dans un état d'exaltation permanente pendant l'été. La prédominance qu'il a acquise sous l'influence de cette saison communique à tous les actes de l'économie l'énergie qui le caractérise. Les papilles nerveuses de la peau, vivement excitées, rendent le tact susceptible d'apprécier avec une grande précision les qualités des différens corps. Les autres organes des sens, pourvus d'une extrême sensibilité, reçoivent très-facilement l'impression des divers objets qui peuvent les affecter. Le centre du système nerveux, soumis aux mêmes causes, participe à l'état d'éréthisme que l'on remarque dans ses nombreuses ramifications.

Les mouvemens d'élévation et d'abaissement de la masse encéphalique sont d'autant plus nombreux dans un même espace de temps, que la circulation est plus accélérée. Des sensations vives et multipliées viennent assiéger cet organe à chaque instant. Il perçoit avec promptitude, et se rappelle avec une extrême facilité les sensations qu'il a éprouvées. Il jouit à un haut point de l'imagination, faculté sublime qui consiste à peindre comme présente, avec plus ou moins de justesse l'image des objets absens, et à en rassembler les traits épars dans des tableaux nouveaux, dont le mérite est toujours dans l'imitation la plus parfaite des assemblages formés par la nature. Quant au jugement, pour qu'il s'exécute sainement, il faut que le cerveau s'arrête sur les divers objets, les compare entre eux, et en apprécie

les analogies et les différences. Les sensations trop multipliées affaiblissent nécessairement la faculté de bien juger. L'homme chérit alors les beaux-arts : la danse, la peinture, la musique, la poésie, excitent vivement son enthousiasme; il s'inquiète de tout ce qui l'environne; son repos a peu de durée; l'excitation continuelle qui l'agite le tient en éveil. La faiblesse physique, jointe à l'exaltation morale, le rendent despote, irascible, haineux.

Le courage vient essentiellement du sentiment intime de ses forces; et si l'on rencontre de l'héroïsme dans un corps faible, il faut qu'il soit mu par une passion violente, telle que l'amour de la gloire, le fanatisme, etc. Alors les noires idées qu'enfante la mélancolie remplacent dans cet homme l'énergie propre dont il est privé.

De toutes les maladies qui affectent l'homme en été, les nuances diverses de l'irritation gastro-intestinale sont celles qui se présentent le plus souvent à l'observation du médecin. La membrane muqueuse qui tapisse les voies digestives jouit d'une grande sensibilité. Si l'on s'opiniâtre à la stimuler avant que sa susceptibilité soit diminuée, on y entretient un surcroît d'action qui dégénère bientôt en phlogose. Les signes qui caractérisent cette affection varient à l'infini, suivant son intensité et mille autres circonstances dépendantes du tempérament, de l'âge, de son état aigu ou chronique, etc. Le choléra-morbus dépend le plus ordinairement d'une irritation gastro-intestinale très-vive, ressentie par le foie, qui sécrète la bile en plus grande abondance. Les qualités âcres et irritantes que contracte ce fluide, par l'effet même de l'irritation du foie, peuvent encore déterminer les vomissemens répétés et les déjections abondantes qui caractérisent cette maladie. La phrénésie se remarque fréquemment lorsque la tête a été soumise à une insolation prolongée. Le cerveau lui-même s'enflamme, parce que le stimulus du calorique le fatigue trop, ou parce que son tissu propre est trop vivement ébranlé par des sensations d'une activité insolite. La peau, vivement excitée par le soleil, forcée à une sécrétion abondante et précipitée, appelle énergique-

ment le sang dans son tissu, s'irrite, et devient le siége d'une fluxion inflammatoire qui peut présenter des caractères aigus ou chroniques: de là les érysipèles, les diverses éruptions cutanées, les dartres, etc., que l'on rencontre fréquement en été. Quoique les menstrues soient généralement moins abondantes dans cette saison, la ménorrhagie y est assez commune, et réclame les soins propres aux hémorrhagies. Les maladies convulsives et les névroses naissent sous l'influence du calorique qui tient le système nerveux dans un état d'éréthisme permanent. Les tétanos, les convulsions, les spasmes, les tremblemens, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, l'hydrophobie, le somnambulisme, l'épilepsie, la catalepsie, etc., se développent plus souvent en été que dans les autres saisons de l'année.

Les antiphlogistiques et les antispasmodiques sont les moyens curatifs que l'on peut mettre généralement en usage avec le plus de succès. Les saignées générales sont rarement indiquées; elles ne conviennent guère que lorsqu'il y a pléthore et lorsque l'inflammation est phlegmoneuse et attaque les organes parenchymateux. Les sangsues sont beaucoup plus efficaces lorsqu'elles sont appliquées en assez grand nombre et avec persévérance dans les phlogoses membraneuses. Souvent l'irritation attaque des sujets débilités par la saison même; elles offrent encore dans ce cas l'avantage d'enlever la maladie sans anéantir les forces du malade. L'emploi des antispasmodiques doit être scrupuleusement subordonné à l'état où se trouvent les voies gastriques. Si la langue est rouge sur ses bords et à sa pointe; s'il existe de la chaleur âcre à l'épigastre, s'il y a abattement physique et moral, douleur à la tête et dans les membres, leur administration devient incendiaire, et peut produire les plus grands maux. Combien de vomissemens, regardés comme nerveux, qui auraient guéri par un régime sévère et quelques applications de sangsues, n'ont pas été entretenus par les excitans, ont fini par amener la désorganisation des membranes de l'estomac! Certaines maladies, telles que les dartres, réclament des moyens de guérison particuliers; mais mon but ici est de développer quelques généralités, sans entrer dans des

détails qui m'entraîneraient au-delà des bornes que je me suis prescrites.

L'enfant qui sort du sein maternel exprime par des vagissemens le caractère pénible des sensations qu'il éprouve. Le passage brusque des eaux de l'amnios dans lesquelles il était plongé, à l'air libre qui frappe la peau pour la première fois, est d'autant plus propre à exciter ses plaintes douloureuses, que la différence de ces deux milieux est plus considérable. La chaleur modérée de l'été ne peut donc que lui communiquer une influence salutaire. Dans la seconde enfance, le tempérament lymphatique prédomine; la chaleur, en stimulant ses organes, peut apporter un changement favorable dans sa constitution. Cependant il faut avoir égard à la susceptibilité nerveuse dont il jouit, et à cette sorte d'expansion et d'accroissement qui s'épanouit à la circonférence, et qui l'expose aux éruptions et aux exanthêmes. La tête, alors volumineuse, et l'effort de la vie qui s'y porte principalement, rendent cet âge sujet à plusieurs affections cérébrales et nerveuses, à des éruptions particulières du cuir chevelu, à des dépurations partielles.

Dans l'adolescence, le système vasculaire sanguin artériel jouit surtout de sa plus grande énergie : de là naissent la vivacité, l'impétuosité, naturelles à ce jeune âge, et cette sorte d'ivresse de la vie exposée à de fréquens écarts de l'imagination. C'est l'époque du développement de l'appareil pulmonaire où vont converger les forces vitales. Des congestions funestes du poumon viennent souvent à cet âge menacer la vie encore dans son printemps. La chaleur opérant une dérivation puissante à l'extérieur, le poumon, soulagé par l'afflux du sang dans les vaisseaux de la peau, n'a plus de raison de s'enflammer.

Chez l'homme arrivé à son état de perfection virile, les organes abdominaux commencent à prendre plus d'empire. Il s'opère insensiblement un changement graduel d'équilibre dans le système circulatoire. La prépondérance du système artériel sur le veineux, si grande dans la jeunesse, commence à diminuer. La veine sous-hé-

patique se met en harmonie d'action avec les organes digestifs. Cet âge est surtout exposé pendant l'été à l'hypochondrie, qui le plus souvent dépend de l'irritation des organes de l'abdomen, et surtout de la phlogose de la membrane muqueuse des voies gastriques.

Le cœur du vieillard, dont la contractilité est affaiblie, n'envoie qu'avec peine le sang aux extrémités; son corps se refroidit, sa sensibilité générale diminue progressivement; la chaleur de l'été le réchauffe, rend sa circulation plus active, et remonte l'action de son système nerveux plongé dans l'engourdissement.

La femme, très-irritable, le devient encore plus sous l'influence de la chaleur; ses passions sont plus violentes; ses névroses se montrent plus fréquemment et avec plus d'intensité.

L'été, déterminant la langueur des digestions, et excitant des sécrétions abondantes, contribue nécessairement à diminuer la pléthore. Ceux chez lesquels prédomine le système sanguin éprouvent un changement favorable dans leur constitution pendant la saison des chaleurs. Cependant il est bon de remarquer que ce n'est qu'en stimulant que le calorique affaiblit, et qu'il peut conséquemment déterminer des maladies violentes chez les personnes fortes, vigoureuses, sanguines. C'est ce que l'on observe surtout lorsque l'homme des pays froids est transporté dans des régions méridionales.

Les individus pâles, peu irritables, les personnes d'une constitution molle et lymphatique, prennent plus de couleur, acquièrent de la vigueur en été. L'impression stimulante de la saison maintient un ordre favorable dans l'exercice de leurs fonctions assimilatrices. La sanguification, la nutrition de toutes ces parties deviennent plus actives.

Les organes abdominaux, dont la prépondérance est très-marquée chez l'homme bilieux, impriment à tous les actes de sa vie une empreinte particulière. Tout son corps paraît être sous l'empire de l'appareil hépatique, qui, très-développé, sécrète abondamment le fluide biliaire, et jouit conséquemment d'une grande activité. La fougue de ses passions l'entraîne souvent dans les écarts les plus

funestes, et se trouve éminemment exposé à l'éruption de l'hypochondrie.

L'imagination du mélancolique est encore plus exaltée que dans la saison précédente. Il n'enfante que des idées sombres, désolantes. Bien loin de porter des regards d'espérance dans l'avenir, il n'éprouve que craintes, découragemens, désespoir; il est morose, chagrin, mécontent de tout, et il répand sur les personnes qui l'entourent et qui lui prodiguent leurs soins, tous les sentimens pénibles dont il est habituellement tourmenté.

La chaleur de l'été, diminuant l'embonpoint, et mettant, pour ainsi dire, à nu sous l'épiderme l'épanouissement des extrémités nerveuses, ne peut qu'exercer une influence nuisible sur les sujets déjà naturellement très-irritables, chez qui les caprices de l'imagination, les spasmes, les convulsions, se déclarent pour la moindre contrariété; état de désordre physique et moral funeste par lui-même, mais capable d'ailleurs de produire secondairement une foule de désordres nouveaux plus graves et plus funestes encore.

L'action très-stimulante qu'exercent le calorique et la lumière guérit souvent les maladies qui ont résisté à la force curative du printemps. L'été est très-favorable à la cure de la siphilis; il fomente les affections nerveuses, et rend le corps plus disposé à l'absorption des miasmes dont il favorise le développement : aussi les maladies contagieuses y sont-elles très-fréquentes. L'état électrique de l'atmosphère influence l'homme souffrant d'une manière bien remarquable. C'est ce que l'on peut facilement vérifier dans les hôpitaux, où, à l'occasion d'un orage, l'on voit souvent un grand nombre de maladies changer, pour ainsi dire, de face. L'asthme se trouve particulièrement exaspéré par cette modification de l'atmosphère.

Automne.

L'automne s'étend depuis l'équinoxe qui termine l'été jusqu'au solstice qui précède l'hiver. Le soleil part de l'équateur au com

mencement de cette saison, et continue à s'éloigner de nous en rétrogradant jusqu'au tropique du capricorne. La longueur des jours diminue progressivement, et les rayons solaires tombent très-inclinés sur la surface du globe. Cette saison est caractérisée par la fréquence des pluies et des brouillards, et par les vicissitudes de chaud et de froid qui surviennent brusquement dans la température atmosphérique. Les corps inorganiques n'ont pas encore perdu le calorique que l'été avait accumulé entre leurs molécules, et des jours encore très-chauds contrastent souvent avec la fraîcheur des nuits. L'absence de la lumière et de la chaleur qui semblent enfin nous fuir pour refluer vers l'hémisphère austral, produit des changemens bien remarquables dans tous les êtres vivans. Les végétaux se dépouillent de leur feuillage; l'image de la mort succède à la verdure dont ils étaient parés, et la vie végétative ne tarde pas à abandonner complètement les plantes annuelles qui commencent à se flétrir. Une foule d'oiseaux désertent nos climats et vont chercher un ciel plus fortuné. Ils muent, et un plumage plus serré, plus fourni, remplace celui qui les couvrait pendant l'été. Les vers, les insectes, disparaissent, et les animaux dormeurs sont plongés dans un sommeil profond. Au commencement de l'automne, c'est la chaleur jointe à l'humidité qui prédomine; à la fin, au contraire, c'est l'air froid et humide.

Le corps de l'homme soumis à l'influence de cette saison éprouve des modifications bien différentes de celles que lui ont fait subir les autres époques de l'année. Le premier effet de l'humidité sur la peau est de produire le relâchement de cette membrane, de la jeter dans l'atonie, d'augmenter la transpiration, si elle est unie à la chaleur, et de diminuer cette excrétion, si c'est le froid qui l'accompagne. Dans le premier cas, les forces vitales sont excentriques, tandis que dans le second elles se trouvent refoulées vers les foyers principaux de la vie.

Au commencement de l'automne, l'appétit éprouve une dimi-

nution sensible. Les fonctions digestives s'exécutent avec lenteur et difficulté; l'élaboration de la matière alimentaire est imparfaite. Bientôt le sentiment de la faim se fait sentir avec plus de vivacité, l'estomac devient plus actif, et nous avertit qu'il faut réparer les forces épuisées pendant l'été. Les fruits sucrés, les raisins, les poires fondantes, les racines amilacées, la carotte, la chichorée, le céleri, sont les premiers alimens que l'automne fournit à nos besoins; enfin le gibier de toute espèce qui tombe sous les coups du chasseur, la mort générale des végétaux, la diminution du lait des animaux, tout annonce qu'il est temps de devenir carnivore. La boisson doit d'abord être dissolvante; mais bientôt il faut la rendre plus spiritueuse.

La circulation participe d'abord à la langueur de autres fonctions; les solides ayant moins de ressort, les battemens du cœur sont moins fréquens, et les pulsations artérielles plus molles. Le pouls devient faible, lent, irrégulier. *In autumno pulsus tardiores, molliores et debiliores fiunt.* (Hoff. loc. cit.) L'action des vaisseaux capillaires est irrégulière et subordonnée aux fréquentes anomalies que subit la sensibilité dans cette saison. Peu à peu le ton de la fibre se remonte, et la circulation se rapproche davantage du type le plus propre à la santé.

Les mouvemens de la respiration sont développés; elle est grande et s'exécute avec lenteur. On éprouve une sorte d'oppression qui tient sans doute à l'humidité qui surcharge le poumon, et dont il ne peut se débarrasser complètement. L'oxygène est absorbé en moindre quantité, et le sang, moins artériel, contribue à produire dans tous les organes la langueur des propriétés qui les animent.

L'augmentation du poids du corps au commencement de l'automne, remarquée par *Sanctorius*, dépend-elle de l'action augmentée des vaisseaux absorbans de la peau, qui, pompant l'humidité de l'air, en imprègnent tous les tissus de l'économie? ou bien est-elle due à une absorption languissante qui laisse séjourner

les sucs lymphatiques dans les différens organes ? Ce qui semble militer en faveur de la première opinion, c'est que l'homme, plongé dans un bain, ne tarde pas à devenir plus pesant. Ici l'absorption cutanée ne peut être révoquée en doute; pourquoi n'en serait-il pas de même lorsque toute la surface du corps est en contact avec une atmosphère chargée d'humidité?

Le froid humide augmente la sécrétion des urines, rend plus abondante la perspiration pulmonaire, et détermine un afflux plus considérable des humeurs vers les gros intestins.

Quoique le sang ne contienne qu'une quantité peu considérable de principes nutritifs, cependant l'assimilation semble jouir d'une activité assez remarquable. L'homme recouvre l'embonpoint qu'il avait perdu pendant l'été; mais cette graisse molle et surabondante ne dépend que de l'atonie des tissus où elle est déposée. La faiblesse des mouvemens, l'inertie de tous les actes dépendans de l'action vitale, en sont une preuve manifeste. *Autumnus peculiarem hominibus conciliat imbecillitatem, nec vis elucet et apparet ut aliis in temporibus. Quod declarant arbores ipsæ, quæ folia relinquentes, omnes senescunt.* (Balloni epidem. et ephemer., liv. 2.)

Les mouvemens de la locomotion sont plus lents; on est moins dispos, moins agile; l'exercice un peu prolongé ne tarde pas à épuiser la contractilité musculaire, et à déterminer un sentiment de fatigue.

Toutes les sensations sont moins vives; l'œil, souvent larmoyant, distingue moins bien les objets; la membrane muqueuse auriculaire étant plus humectée, l'ouïe a moins de finesse; les matières odorantes et sapides, trop délayées par les mucosités plus abondantes du nez et de la bouche, l'odorat et le goût, sont un peu émoussées; enfin le toucher perd de sa délicatesse par la diminution de la sensibilité de la peau relâchée dans son tissu.

La lenteur des fonctions du cerveau est évidemment l'effet d'un engorgement général du système lymphatique, de l'affaiblissement

des sensations et de l'altération des sympathies, qui unissent les fonctions de certains organes avec celles du système cérébral. L'homme est moins porté aux travaux de l'esprit; il est plus enclin à la somnolence; son jugement est tardif, et par cela même assuré; son imagination est peu ardente; de sorte qu'il est moins spirituel, plus pesant, plus paresseux, à moins que l'intérêt ne l'excite au travail. La perception ne peut être nette et précise, puisque les sens ne rapportent au cerveau que des images imparfaites. La mémoire est moins heureuse que dans les autres saisons de l'année. Les passions ne sont point en général explosives; elles portent l'empreinte de la lenteur qui caractérise tous les mouvemens de la vie. L'avarice, l'envie, la jalousie, se trouvent exaspérées durant le cours de cette saison. Toutes les impressions que l'homme reçoit du dehors, toutes les sensations internes qu'il éprouve, le portent à l'humeur chagrine. Souvent, dans les noires illusions d'une imagination égarée, il regarde la vie comme un fardeau trop pesant qu'il ne peut supporter, et le suicide comme le seul moyen qui puisse le délivrer des maux chimériques qu'il éprouve. Les Anglais, sombres dans toutes les saisons de l'année, le deviennent encore plus dans celle qui nous occupe. L'on a remarqué que c'était pendant l'automne qu'ils se livrent surtout avec fureur au besoin de se suicider.

L'automne est la saison la plus insalubre de l'année. La constitution organique que le corps a acquise pendant son cours, les variations brusques qui surviennent dans la température, les émanations miasmatiques qui se dégagent des débris des végétaux et des animaux, dont l'humidité hâte la putréfaction, sont autant de causes qui influent puissamment sur la production des maladies. C'est surtout à l'équinoxe que ces dispositions semblent être plus marquées. Le froid humide arrête la transpiration, et détermine fréquemment l'irritation des membranes muqueuses. Il semble avoir une action spéciale dans la production de ces maladies. Les coryzas, les angines franches et gangréneuses, les catarrhes pulmonaires, les diarrhées, les dysenteries, sévissent particulièrement dans cette saison.

J'observerai que la partie supérieure du conduit alimentaire est plus souvent affectée au printemps et pendant l'été, tandis que la portion inférieure l'est plus particulièrement en automne et durant le cours de l'hiver. Il est une remarque intéressante à faire, c'est que les boissons d'eau froide chez les hommes échauffés ont souvent des suites plus funestes que l'application du froid sur la surface du corps. Combien ne voyons-nous pas de nos moissonneurs périr victimes d'imprudences de ce genre! L'impression du froid est d'autant plus active alors, qu'il agit sur une surface moins étendue et plus sensible. Le développement des affections vermineuses coïncide le plus souvent avec l'air froid et humide.

Tavernier, laboureur, âgé de vingt-un ans, d'une constitution lymphatique, fut soumis à l'observation de mon père, en 1812. L'ouverture du cadavre offrit des résultats assez curieux pour que je fasse ici une mention succincte de l'histoire de sa maladie. Ce jeune homme éprouva au mois d'octobre un malaise accompagné de palpitations, et, par intervalles, d'une légère difficulté de respirer. Son pouls était petit, inégal, et souvent intermittent; sa figure, peu altérée, offrait seulement un peu de pâleur; le son de la poitrine était également bon dans tous ses points; les fonctions digestives s'exécutaient avec régularité. Cet état resta à peu près le même pendant le cours de l'automne et de l'hiver. Le malade continua à travailler à l'agriculture jusqu'au mois de mai suivant. Alors les symptômes s'aggravèrent, les palpitations devinrent plus fréquentes, l'inégalité et l'intermittence du pouls plus marquées. La percussion, pratiquée à cette époque, donna un son mat dans une assez grande étendue du côté gauche de la poitrine. Bientôt aux symptômes précédens se joignit un gonflement œdémateux des pieds et des mains. La face s'injecta, la respiration devint plus laborieuse; le malade ne pouvait rester couché dans une position horizontale sans être menacé d'une suffocation imminente; il éprouvait une anxiété extrême. Les accidens augmentèrent progressivement, et il expira après s'être alité seulement pendant trois jours. A l'ouverture du cadavre, deux pintes de sé-

rosité environ s'échappèrent de la poitrine. Le volume du cœur était triple de celui qu'il présente dans l'état ordinaire. Il ressemblait à un sac membraneux dont les parois n'offraient guère plus d'une ligne d'épaisseur. On apercevait dans son intérieur une grande quantité d'hydatides cysticerques. Elles étaient enkystées, et occupaient la majeure partie de la cavité de chaque ventricule.

Les variations de la température ont une influence puissante sur le développement du rhumatisme. C'est en automne que le scorbut se montre le plus souvent épidémique, et qu'il exerce ses plus grands ravages. Les diverses altérations du système lymphatique sont très-nombreuses dans cette saison. Les hydropisies s'y rencontrent fréquemment. Quelquefois elles sont idiopathiques; mais le plus souvent elles dépendent de l'engorgement d'un viscère survenu à la suite d'une irritation plus ou moins prolongée. L'endurcissement du tissu lamineux atteint ordinairement les nouveau-nés à cette époque de l'année. Cette maladie n'est point exclusive à cet âge de la vie. On la rencontre à la vérité, très-rarement chez l'adulte; ce qui m'engage à rapporter ici une observation curieuse, recueillie par mon père, qui l'avait communiquée à un écrivain célèbre, M. *Alibert*, qui l'a insérée dans le premier volume de sa Nosologie naturelle, sous le nom de *sclérémie d'un adulte.*

Madame C., âgée de quarante-quatre ans, avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à trente-huit ans, époque d'une grossesse pénible. La couche fut heureuse, mais suivie de quelques accidens qui ne lui permirent pas d'allaiter son enfant. Quelque temps après elle entreprit un voyage à cheval par un temps froid et humide, sans avoir pris les précautions nécessaires pour se garantir des injures de l'atmosphère : elle éprouva en conséquence beaucoup de froid. Arrivée chez elle, elle ressentit un malaise extraordinaire, auquel le repos n'apporta aucun soulagement, et qui s'accrut de jour en jour : bientôt enfin elle s'aperçut que son cou devenait dur, quoiqu'il fût sans enflure et sans augmentation de volume. Progressivement les épaules, les bras, les seins, le dos, enfin toutes les

parties situées au-dessus du diaphragme acquirent une consistance prodigieuse, et le buste se trouvait en tout semblable à celui d'un marbre d'un beau poli; le visage et le cuir chevelu furent les dernières parties qui s'endurcirent. Tel était depuis l'épigastre jusqu'à l'extrémité de la tête l'état des tégumens, qu'ils ne cédaient à aucune compression. Dans cette déplorable situation, la malade ne pouvait en aucune manière se mouvoir; le pouls était imperceptible au toucher. Elle se plaignait d'une légère céphalalgie; mais ce qu'il y avait de surprenant, c'est que la déglution, la digestion et la menstruation s'opéraient avec régularité, preuve incontestable que les organes internes ne participaient point à l'état de la peau. La malade avait d'ailleurs conçu une grande inquiétude sur sa situation. L'odorat avait acquis un tel degré de sensibilité, que l'arome même le plus léger lui était insupportable. Ce qui est plus propre encore à inspirer de l'étonnement, c'est que, parmi les remèdes mis en usage pour tenter la guérison, une seule friction d'onguent napolitain, pratiquée sur la peau endurcie, produisit une abondante salivation. Une hydropisie ascite a succédé à la maladie primitive, dont il ne reste plus maintenant que quelques traces presque imperceptibles.

Les fonctions, particulièrement troublées par les variations qui surviennent dans la température atmosphérique, en altèrent d'autres de proche en proche. La vie ne se balance plus d'une manière convenable dans les diverses parties; elle ne s'y répend plus avec égalité, elle se concentre dans quelques points plus sensibles; et lorsque ce défaut d'équilibre passe certaines limites, il entraîne à sa suite des maladies qui, non-seulement troublent et dénaturent la sensibilité elle-même, mais finissent encore par altérer les organes où vont converger les forces vitales. De là la série des fièvres intermittentes qui se rencontrent si fréquemment en automne. Elles dépendent de l'irritation périodique d'un viscère qui développe, pendant qu'il est souffrant, les diverses sympathies, et détermine tous les phénomènes que nous observons alors pendant l'accès. Bientôt la sueur se déclare, opère une révulsion puissante en appelant

les propriétés de la vie à la circonférence, et tout rentre dans l'ordre, jusqu'à ce qu'un nouvel accès se manifeste de nouveau.

Les maladies de l'automne sont si nombreuses, si variées; elles offrent des nuances si différentes dans leur nature et dans leur marche, qu'on ne peut guère assujettir leur traitement à des règles générales. Quoique les antiphlogistiques soient encore souvent très-nécessaires dans cette saison, cependant les toniques deviennent d'un usage plus commun. Ainsi on a souvent recours aux amers, aux antiscorbutiques, aux diurétiques, au quinquina, au préparations ferrugineuses, etc. Les ventouses, les sinapismes, les vésicatoires, les cautères, les sétons, les moxas, sont souvent employés pour combattre le affections chroniques, très-communes pendant l'automne.

C'est surtout dans cette saison qu'il convient de mettre en usage les moyens hygiéniques propres à prévenir les maladies nombreuses qui affligent alors l'espèce humaine. On doit éviter de se promener le matin, et surtout le soir après le coucher du soleil, afin de se soustraire le plus possible à l'influence nuisible des brouillards qui surchargent l'atmosphère. Des vêtemens chauds et secs doivent garantir la peau du froid, et surtout de l'humidité. L'on doit faire un exercice plus fort que dans l'été, soit à pied, soit à cheval. La chasse sera salutaire pour les personnes fortes et vigoureuses qui en ont l'habitude; mais les sujets faibles et délicats ne doivent s'y livrer qu'avec beaucoup de modération.

La souplesse des organes de l'enfant est entretenue par une sérosité abondante qui gorge tous les tissus, et qui fait prédominer chez lui le tempérament lymphatique. C'est à cet âge que se développent ordinairement le plus grand nombre des affections dépendantes des scrophules. L'automne exerce une influence nuisible sur sa constitution, puisqu'elle agit comme cause puissante dans la production de ces maladies.

La transpiration ne s'exécute plus que d'une manière incomplète chez le vieillard, parce que la peau a éprouvé dans son tissu une sorte de raccornissement. Tous les solides ont acquis chez lui plus de consistance, plus de rigidité. Une légère humidité, jointe à une

chaleur douce, serait l'état de l'atmosphère le plus propre à rendre à ces organes la flexibilité qu'ils ont perdue, et à les maintenir dans la disposition la plus favorable à l'exercice de leurs fonctions. Mais l'automne, brusque dans ses variations, est loin d'exercer une influence aussi salutaire sur cet âge, où toute secousse un peu violente suffit pour rompre les liens affaiblis qui unissent les organes aux propriétés qui constituent la vie. Aussi l'automne est-elle la saison la plus funeste aux vieillards.

Les personnes sanguines paraissent les plus propres à braver les intempéries de l'atmosphère. La vigueur interne dont elles jouissent, la force tonique qui anime tous leurs organes, préviennent efficacement les concentrations morbifiques qui tendent à s'opérer sur différens viscères plus ou moins importans à la vie. Les fièvres automnales ont peu de prise sur la constitution active dont il s'agit.

Rien n'est plus ordinaire que de voir des individus lymphatiques, pâles, bouffis, étiolés, en quelque sorte, offrir pendant l'automne des affections morbides, qui présentent à plusieurs égards les mêmes caractères que leur constitution. Chez eux toutes les maladies d'irritation des membranes muqueuses ont la plus grande tendance à se compliquer de la tuméfaction des ganglions lymphatiques placés derrière elles. Ainsi l'atrophie mésentérique est commune dans cette saison; la désorganisation du poumon, ou la phthisie proprement dite, y est très-ordinaire; les tumeurs blanches des articulations, les ulcères atoniques, y succèdent fréquemment aux contusions les plus faibles. Ces différens phénomènes paraissent dépendre de la prédominance des vaisseaux et des ganglions lymphatiques et de l'irritation de ce système d'organes. Les penchans, les goûts, les habitudes des individus chez qui se rencontre cette constitution passive obéissent à la même impulsion, et subissent des modifications analogues à celles de leurs maladies.

La nature, dépouillée de tous ses ornemens, n'offre plus que des images tristes à l'œil qui la contemple. Les idées sombres se pressent alors de toutes parts pour obscurcir l'esprit du malheureux en proie à la mélancolie, qui ne voit plus rien lui sourire.

L'état humide de l'atmosphère est favorable au tempérament nerveux; il opère un relâchement dans tous les solides, et procure une détente très-propre à diminuer la susceptibilité des individus chez qui se rencontre cette constitution; mais, comme nous l'avons déjà vu, l'automne est caractérisée non-seulement par l'humidité, mais encore par la diminution de la lumière, et par les variations brusques qui surviennent dans sa température; et, sous ce dernier rapport, elle est nuisible à tous les êtres vivans soumis à son influence.

Hippocrate conseille de laisser à l'automne le soin de guérir les affections printanières. Si quelquefois cette saison est utile, elle se trouve bien plus souvent au nombre des circonstances nuisibles : les maladies y sont lentes, les efforts de la nature faibles, les crises tardives et incomplètes, les convalescences longues et difficiles. L'air froid et humide rend plus facile la contagion de la gale. L'observation a démontré que les irritations gastro-intestinales étaient alors beaucoup plus rebelles aux moyens curatifs qu'au printemps. Les affections chroniques ne s'y guérissent qu'avec beaucoup de difficulté. La phthisie pulmonaire est surtout exaspérée durant le cours de cette saison. Les infortunés qu'elle atteint se reportent pour l'ordinaire dans un long avenir; une déplorable espérance se plaît à les bercer jusqu'au bord de la tombe; le terme de leur carrière s'avance lentement, et souvent le moment fatal les surprend dans la langueur d'une douce mélancolie : c'est alors que le voile se déchire; et celui surtout dont l'âme heureusement cultivée par l'étude a développé la sensibilité, devient par cela même plus esclave de la douleur. C'est cet état que Millevoix, touchante victime de cette affection, a si bien exprimé dans les vers suivans :

Bois que j'aime ! adieu,.. je succombe :
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois !

PROPOSITIONS GÉNÉRALES

DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

I.

Si les phlegmasies qui atteignent les membranes séreuses sont aiguës, elles déterminent des douleurs excessives, et parcourent leurs périodes avec une grande rapidité. Si elles se présentent avec les caractères chroniques, alors elles offrent peu ou même point de douleur, et elles peuvent se prolonger durant un assez long espace de temps. Il n'existe guère de nuances intermédiaires entre ces deux états, qui peuvent se succéder quelquefois, mais qui se développent plus souvent encore indépendamment l'un de l'autre.

II.

La pleurésie et la péritonite peuvent occasionner la mort par l'excès de douleur qui les accompagne. Une dépense considérable de sensibilité épuise les forces avec la même promptitude qu'une perte abondante de fluide sanguin.

III.

La péritonite est le plus souvent mortelle lorsque dès saignées copieuses générales, et surtout locales, n'ont pas été employées dans les six premières heures qui suivent l'invasion.

IV.

L'irritation des membranes folliculeuses présente un grand nombre de degrés intermédiaires entre l'inflammation très-aiguë et l'inflam-

mation chronique. La douleur est très-variable, non-seulement suivant l'intensité de la maladie, mais encore suivant la partie de ce système organique affecté ; elle est, le plus souvent, obtuse et gravative.

V.

A l'ouverture du cadavre des sujets morts de la variole, on trouve l'estomac et les intestins vivement enflammés, et quelquefois tapissés de boutons semblables à ceux qui recouvrent la surface de la peau.

VI.

Le pouls est petit, serré, concentré dans les phlegmasies membraneuses ; il est large, plein, développé dans les inflammations phlegmoneuses.

VII.

La pâleur, la lividité de la face ; l'affaissement, le tiraillement des traits ; la concentration du pouls, la diminution du volume du corps, la sécheresse de la peau, l'abattement physique et moral, le désespoir, caractérisent les affections abdominales.

VIII.

Dans les maladies thoraciques, le plus souvent la face offre une rougeur foncée, qui est circonscrite et bornée aux pommettes. Le visage est ordinairement calme, rassuré ; les traits sont naturels, le pouls est développé, la surface du corps épanouie, transpirable ; l'espérance n'abandonne point ordinairement le malade durant le cours de sa maladie.

IX.

L'on a souvent pris pour ulcères siphilitiques des excoriations que détermine la matière sébacée déposée entre le gland et le

prépuce. Les moyens de propreté ne tardent pas à les faire disparaître.

X.

La chlorose ne doit pas toujours être considérée comme une maladie essentiellement asthénique, et dépendante de la faiblesse radicale de tous les systèmes; le plus souvent elle est due à l'irritation d'un organe interne qui attire à lui les forces de la vie, et empêche leur répartition de se faire suivant l'ordre de la nature. Ainsi les auteurs qui ont pensé que cette affection était déterminée par la rétention des menstrues, ont pris l'effet pour la cause. Le traitement doit varier suivant les circonstances. Les toniques sont loin de convenir dans tous les cas.

XI.

Il est toujours dangereux d'abandonner à eux-mêmes les phlegmons qui se développent dans un endroit où existe une grande quantité de tissu lamineux, et de les laisser parcourir leurs périodes. Il faut les combattre par des moyens actifs.

XII.

Ceux qui ont leur siége à la marge de l'anus, et que l'on n'a pu faire avorter, doivent être incisés de bonne heure, afin de prévenir la dénudation de l'intestin rectum, qui nécessiterait l'opération de la fistule.

XIII.

Dans les maladies des artères, lorsqu'on emploie la ligature, on doit l'appliquer sur des parties de ces vaisseaux qui n'ont encore subi aucune altération. Si la membrane celluleuse et le tissu lamineux qui lui est immédiatement appliqué sont déjà atteints d'inflammation, la ligature tombe avant l'oblitération de l'artère, et l'hémorrhagie se déclare.

XIV.

Le caillot qui se forme, et qui sert à oblitérer l'artère, a une forme conique, et s'étend ordinairement jusqu'à la première collatérale, qui présente un volume un peu considérable. Si la ligature est appliquée trop près de cette branche artérielle, qui continue à livrer passage au sang, le caillot alors n'offre que peu de longueur, et le malade reste exposé aux dangers de l'hémorrhagie.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

Hieme verò pleuritides, peripneumoniæ, gravedines, raucitates, tusses, dolores pectorum, laterum, membrorum, et capitis vertigines, et apoplexiæ. *Sect.* 3, *aph.* 23.

II.

Namque vere maniæ, melancholiæ, epilepsiæ, sanguinis profusiones, anginæ, gravedines, raucitates, tusses, lepræ, impetigines, vitiligines, et pustulæ ulcerosæ plurimæ, et tubercula, et articulorum dolores. *Ibid.*, *aph.* 20.

III.

Æstate autem horum nonnulli, ac febres continuæ, et ardentes, et tertianæ plurimæ : vomitiones etiam, et alvi profluvia, ophthalmiæ, aurium dolores, oris exulcerationes, genitalium putredines et sudamina. *Ibid.*, *aph.* 21.

IV.

Autumno verò æstivorum plurimi, atque etiam quartanæ febres, et erraticæ, lienes, hydropes, tabes, urinæ stillicidia, lienteriæ, et dysenteriæ, coxendicum dolores, anginæ, asthmata, volvuli, comitiales, furores, et melancholiæ. *Ibid.*, *aph.* 22.

V.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

VI.

Attenuata longo temporis intervallo corpora lentè reficere, at quæ brevi breviter. *Sect.* 2, *aph.* 7.

VII.

Qui benè habito sunt corpore, ad medicationes molestè habent. *Sect.* 2, *aph.* 37.

VIII.

Et quâ corporis parte calor inest aut frigus, ibi morbus est. *Sect.* 4, *aph.* 39.

IX.

Melancholicis affectibus, et renum vitiis, succedentes hæmorrhoïdes, bono sunt. *Sect.* 6, *aph.* 11.

X.

Ab anginâ detento, si tumor, vel rubor in pectore contingat, bonum; foràs enim morbus vertitur. *Sect.* 7, *aph.* 48.

XI.

Ex sanguinis sputo puris sputum, et fluxio : ubi autem sputum retinetur, moriuntur. *Ibid.*, *aph.* 81.